

VIETNAM :

Depuis 20 ans à la recherche de la paix

LES TROIS VIETNAM

IL y a un peu plus de dix ans maintenant que la conférence de Genève réglait, pour la France, l'affaire indochinoise : l'indépendance pour le Vietnam Nord — qui devenait une république populaire — et la naissance de l'Etat du Vietnam Sud, qui tombait sous la dictature de Diem en même temps que sous l'influence américaine.

A Genève, la Chine faisait son entrée sur la scène internationale et marquait par toutes sortes de détails qu'elle entendait profiter de l'occasion pour tenter de briser l'isolement diplomatique dans lequel depuis des années les Occidentaux la maintenaient, en particulier en lui refusant l'entrée de l'O.N.U. Il est probable qu'à cette époque Mao aurait été prêt, contre une reconnaissance de la Chine populaire, à négocier un accord général en Asie, y compris à faire sur Formose quelques concessions spectaculaires. Nous étions au début de la période des cent fleurs et les difficultés intérieures apparaissaient aux dirigeants chinois être du passé plutôt que la rançon de l'avenir.

A cette époque, les Américains, pour des raisons mal expliquées, sinon par une vision étriquée du problème chinois, ne crurent pas devoir répondre favorablement à l'attente de la diplomatie chinoise. Cette attitude faillit d'ailleurs compromettre l'accord de Genève.

Dès lors, le Nord étant devenu une république du camp socialiste et le Sud une république protégée par les Américains, il était clair que l'antagonisme sino-américain se cristalliserait sur ce pays en guerre depuis déjà dix ans. En quittant Genève, Chou En-laï avait dit : « Dans dix ans la réunification sera faite. »

On sait les efforts que chacun des deux camps accomplirent pour que ce terme fut consacré par le succès. Le Nord légua au Sud l'exemple de la guerre populaire appuyée sur la guérilla et l'organisation politique. Le Sud, sous la conduite des Américains, s'efforça de mettre sur pied une armée nationale lourde et moderne en dédaignant d'apporter aux populations la solution des problèmes qui les submergeaient. Dans cette situation où les problèmes politiques et économiques s'aggravaient tout au long des années, la révolte des Vietcongs ne pouvait que gagner en profondeur et en solidité et la guérilla acquérir de jour en jour plus de force et d'audace pour aujourd'hui mettre en péril l'avenir politique du Sud-Vietnam comme base avancée des Américains dans le Sud-Est asiatique.

Bien entendu, cette lente opération de désagrégation du Sud ne s'est pas faite sans le soutien au moins moral du Nord et les conseils éclairés des Chinois.

Ayant été ainsi placés face à face avec les contradictions de leur propre système, il reste aux Américains



deux solutions : partir, ce qui me manquerait pas de conséquences en Asie et ailleurs ; rester, mais placer à leur tour les Chinois dans une position militaire et diplomatique si inconfortable qu'une négociation à deux ou à trois (U.S.A., Chine, U.R.S.S.) deviendrait inévitable. Nous assistons présentement, par le jeu de l'escalade,

à cette menace de conduire par étape la Chine à une intervention qui, à un moment ou l'autre, conduirait à l'enchère atomique.

Un choix impossible

Mais dans ce jeu qui ne peut se faire qu'à deux, l'Union soviétique vient d'apparaître, qui n'a aucun intérêt à basculer dans un camp plutôt que dans l'autre. L'U.R.S.S., comme les U.S.A., sait qu'en période d'expansion d'armement nucléaire, il ne peut y avoir de vainqueur militaire. La Chine, nouvelle venue dans ce jeu, si elle était confrontée avec le quitte ou double qu'on a connu à Cuba, mettrait à rude épreuve sa fameuse doctrine sur le peu d'importance d'un cataclysme nucléaire — et dans ce cas l'U.R.S.S. ne tiendrait pas à démontrer que le pacte d'assistance signé à Moscou en février 1950 n'est plus adapté à l'ère nucléaire. Par ailleurs, les Américains ne tiennent probablement pas à ce que l'U.R.S.S. soit mise dans la position ou de perdre la face vis-à-vis de Pékin ou de se battre. Dans cette situation, il est possible que l'U.R.S.S., choisissant la solidarité au camp socialiste, oblige les U.S.A. : au choix impossible de reculer ou de déclencher la guerre atomique.

Ces règles étant connues de tous, peut-être M. Kosyguine en a-t-il précisé quelques points à Pékin lors

de son dernier passage, les Trois en sont peut-être à la recherche d'un médiateur. La France ? L'Angleterre, l'Union soviétique elle-même ?

Les termes du compromis doivent être trouvés dans une neutralisation de la presque île indochinoise. Il y a peu encore, le Vietnam ne voulait pas souscrire à cette solution, avançant comme argument que le Nord n'était nullement impliqué dans le conflit au contraire du Sud qui y était plongé. La neutralisation ne pouvait donc s'étendre au-delà du 17° parallèle. Dans l'escalade actuellement essayée par les Américains, il y a aussi ce souci, dans la perspective d'une négociation, de ne pas exclure le Nord de cette neutralisation.

Quoi qu'il arrive de cette rude partie, on peut admirer la désinvolture des grandes puissances qui risquent la vie d'une planète à la roulette de leurs intérêts. De même, on veut espérer que la leçon de ce Vietnam à la recherche de son indépendance et de la paix depuis vingt ans, champ de bataille successif du colonialisme, de la guerre froide, de l'antagonisme sino-américain, ne sera pas perdu pour tout le monde.

Quand aura-t-on fini, pour le triomphe de ceci ou de cela, de se battre jusqu'au dernier Vietnamien, voire jusqu'au dernier Congolais ?

P.-A. Maurienne.

VIETNAM : un plan de paix pour le Sud-Est asiatique

TOUT homme sensé, dans le monde, est convaincu qu'au point où elle en est, la guerre du Sud-Vietnam ne peut plus être réglée que par la négociation.

Ceux qui, à Washington ou Pékin, parlent de guerre totale, sont des fous ou des menteurs ; il ne faut pas, évidemment, sous-estimer l'influence des militaires du Pentagone ou d'ailleurs, le danger de guerre s'étendant, existe, il est sérieux, mais la pondération et le sens, des responsabilités finiront bien par triompher un jour. L'impasse militaire est si évidente que l'on ne peut en sortir que par la guerre totale ou la négociation.

Beaucoup d'hommes politiques, dans le monde, parlent de négociations ou de neutralisation du Sud-Vietnam, mais ces mots, pour la plupart d'entre eux, ne sont que des vœux pieux ou des souhaits platoniques.

Le général de Gaulle lui-même a parlé en termes vagues de neutralisation ou de réunion des participants de la conférence de Genève qui, en 1954, signèrent le cessez-le-feu, sans proposer vraiment de plan de paix.

Notre camarade Pierre Mendès-France, qui dirige le *Courrier de la République*, vient de proposer un plan de paix dont l'originalité réside dans le fait qu'il tend à régler non seulement le problème vietnamien mais aussi l'ensemble du Sud-Est asiatique.

Ce plan, conçu à long terme, n'indique évidemment

pas les moyens d'amorcer le dialogue entre Américains et Chinois ; il semble que la réunion de la conférence de Genève serait un excellent moyen de faire se rencontrer ces deux grands interlocuteurs.

Nous relevons dans ce plan les développements suivants :

Si chacun des deux antagonistes pouvait être assuré que le Sud-Est asiatique, considéré dans son ensemble, ne servira pas de terrain de départ à des actions dirigées contre lui, une solution deviendrait possible.

Ainsi l'idée de neutralisation, qui n'a guère de portée si elle est limitée à un petit territoire, la guerre se poursuivant partout ailleurs, devient valable, au contraire, si elle peut être étendue à ce vaste triangle qui va du Japon à l'Inde et à l'Australie et qui est, au fond, le théâtre d'un même drame. Tous les peuples qui vivent dans cet immense espace (trois quarts de milliard d'hommes) ont été déchirés par des guerres mondiales, des guerres locales, des guerres civiles, au cours desquelles ils ont subi toutes sortes de souffrances, d'oppressions et de cruautés.

Ils sont en proie à la misère et à la faim (croissante dans plusieurs régions puisque le nombre des bouches à nourrir augmente plus vite que les ressources alimentaires). Ils se trouvent, bon gré mal gré, impliqués dans cette colossale rivalité qui oppose la Chine et les Etats-

Unis, et tous leurs problèmes politiques, économiques, parfois religieux, en sont altérés, aggravés et viciés.

Une proposition généreuse et désintéressée, qui leur ferait entrevoir une ère nouvelle au cours de laquelle la tranquillité et la paix leur seraient rendues, recueillerait chez eux un tel retentissement que la situation serait transformée et comme bouleversée tout d'un coup. Leur offrir un accord général de paix qui mettrait un terme aux intrusions étrangères (ou les atténuerait dans une large mesure) et qui serait garanti solennellement, d'une part par l'Inde, le Japon et l'Australie, d'autre part par la Chine et les Etats-Unis ; interdire dans cet espace les bases étrangères et les armements atomiques ; limiter aux besoins du maintien de l'ordre les forces armées nationales ; organiser, sous l'égide des Nations Unies, le contrôle des engagements pris, tels seraient les principes acceptables pour tous de la pacification.

Ces principes seraient-ils respectés par les parties en présence ? Pour répondre à cette question, il faut examiner les avantages qu'elles y trouveraient.

Pour les Chinois, le bénéfice principal de la situation nouvellement créée résiderait dans le fait que leur sécurité serait désormais assurée au sud où, à tort ou à raison, ils craignent les menées américaines. Désormais, ils n'auraient à redouter aucune action militaire hostile à partir du continent. Bénéfice si important qu'ils auraient tout intérêt à maintenir l'équilibre ainsi établi. Il y a eu, dans ce sens, une expérience dont on n'a pas assez tiré la leçon. En 1954, une situation de ce type a été créée au Laos et au Cambodge. Elle a été respectée dans des conditions satisfaisantes de 1954 à 1960 et l'on est en droit de dire que ce ne sont pas les Chinois qui l'ont troublée les premiers. On peut donc penser qu'ils

ne violeraient pas la neutralité du Sud-Est asiatique si celle-ci résultait d'un arrangement global négocié et convenu avec eux.

Quant aux Etats-Unis, le statut proposé leur apporterait la stabilisation d'une partie du monde dont l'effervescence et le déséquilibre actuels les inquiètent profondément. Au fond, c'est cette stabilisation qu'ils souhaitent et c'est pourquoi l'arrangement suggéré devrait leur, convenir.

Il faut souligner que cette politique, résumée à grands traits, n'aurait aucune chance de succès si elle n'était pas accompagnée d'importantes dispositions d'ordre économique ; la pacification, la détente doivent aussi être fondées sur l'atténuation des misères, de la faim et des souffrances, sur une croissance organisée et d'ailleurs rendue plus facile par la réduction des dépenses militaires et par une coopération organisée des peuples et des gouvernements.

L'utilisation plus satisfaisante de leurs ressources naturelles et humaines nécessitera une sorte de planification collective dont les principes ont déjà été étudiés par la commission économique pour l'Asie et l'Extrême-Orient (organe spécialisé des Nations Unies). Des accords entre les pays d'Asie producteurs de matières premières et les nations industrielles importatrices doivent permettre de mettre un terme à des concurrences anarchiques et à des désordres économiques injustifiables.

Un tel plan n'a pas la prétention de régler tous les problèmes, il n'esquisse que des grands traits, mais il constitue certainement le document le plus utile pour régler ce douloureux problème du Sud-Est asiatique.

20 ANNÉES DE GUERRE :

D'une défaite militaire à une défaite morale

Ainsi donc les Américains ont posé le pied sur un nouveau barreau de l'échelle. La tactique dite de l'escalade

leur a fait au cours de la semaine dernière bombarder par trois fois le Nord-Vietnam. De nouveau le monde a senti passer le vent de la violence et de la guerre.



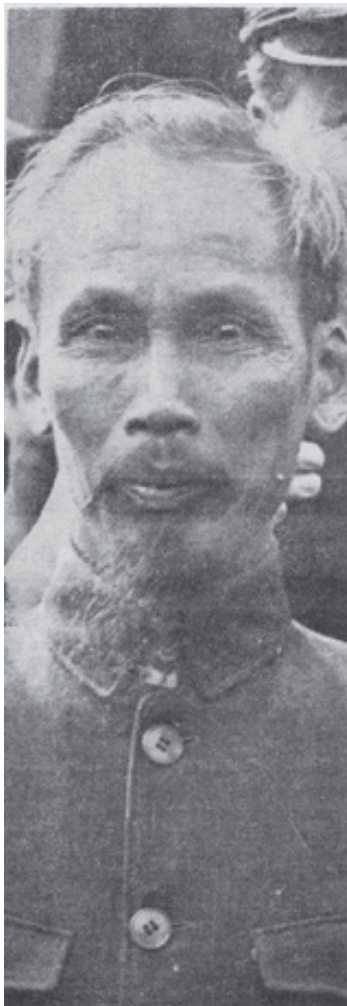
Depuis vingt ans que le malheureux peuple indochinois est engagé dans la lutte que se livrent deux camps et deux idéologies opposées, il est vrai que nous commençons à avoir l'habitude de recevoir de mauvaises nouvelles de cette partie du monde.

Vingt ans, c'est l'âge où l'on devient adulte, c'est l'espoir d'une génération et pourtant les paysans, les « nhaqués » comme l'on disait au temps du corps expéditionnaire, n'ont connu en vingt ans que le son des bombes tombant du ciel, le cri des soldats, amis ou ennemis, troublant la nuit, ou bien le grelottement sinistre des mitrailleuses, vingt ans de guerre civile, atroce, opposant des hommes de même race, même pays, même village.

Le bilan de ces vingt années de guerre, il est là sous les yeux du monde, à la première page des journaux. Un pays exsangue,

déchiré, n'en pouvant plus et dont les cris de paix se perdent dans le fracas des canons et des déclarations guerrières. Vingt ans de combats dans la boue et deux guerres, deux épisodes distincts qui ont trop de points communs pour qu'on ne les compare pas.

De toute façon, ces deux histoires-là sont des défaites pour ce qu'on appelle le camp occidental, défaites de la machine, des corps d'armée formés dans les plus belles traditions militaires, défaites et débâcles face à la guenille, aux combattants des rizières, aux bicyclettes Peugeot transportant 300 kg de riz sur deux mille kilomètres ; débâcle de nos notions d'hommes occidentaux



*Photo Keystone
HO CHI MINH
une longue lutte*

bien nourris faisant deux repas par jour et tombant là en plein enfer, victimes des petits hommes jaunes qui, eux, savent encore se battre et mourir pour autre chose que la retraite et la maison de campagne.

Stupeur des états-majors français à Dien-Bien-Phu ! La défaite impensable on la touche du doigt et pourtant en 1945 cette armée française, qu'on envoyait encore toute chaude des combats de libération du territoire, n'envisageait pas une pareille fin. C'était une petite opération de police pour le corps expéditionnaire, des solides gaillards qui en avaient vu d'autres à El Alamein ou Monte-Cassino.

Une petite opération pour mater ces Indochinois déboussolés par les « Japs » et puis après Hanoï, Saïgon, les nuits chaudes, les femmes aux jupes fendues, le plaisir, presque un voyage touristique. Las ! La surprise fut

rude et brutale. Une surprise qui dura neuf ans, qu'on essayait de cacher derrière les communiqués rassurants ou triomphants, les pièges de la jungle, les embuscades plus meurtrières de jour en jour, les tiges de bambou acérées qu'on s'enfonçaient dans les pieds, les grenades piégées qui vous éclataient au visage, la mort enfin qu'on rencontrait à chaque détour du chemin.

La route fut longue qui conduisit à l'indépendance du Nord-Vietnam et au triomphe du vieil homme tenace que périodiquement on disait mourant de tuberculose, et qui pourtant regarde encore ses ennemis américains de la même manière qu'il vit partir les troupes françaises de

Hanoï. Un regard de tigre.

La première guerre d'Indochine se termina là. Après le coup de massue de Dien-Bien-Phu, lassé de voir ses régiments s'enfoncer en silence dans la jungle et n'en plus revenir, ne tenant plus que des postes isolés ou des points stratégiques inutiles, l'armée française capitula, laissant au gouvernement sud-vietnamien, témoin dérisoire des efforts politiques de gouverneurs de sous-préfecture, le soin de régner sur la Cochinchine que l'on disait bastion infranchissable aux idées communistes.

Vinrent alors les Américains qui parlaient de liberté et distribuaient des dollars. Vint aussi M. Diem, installé par Washington, payé par Washington, qui tyrannisa, tua avec une telle ardeur qu'il permit au Vietcong embryonnaire de grossir avec rapidité, tous les paysans malheureux ou transplantés venant rejoindre le maquis.

La suite, qui ne la connaît ? Mort de Diem, aide américaine accrue à des généraux d'opérette, qui dépensaient les dollars sans vergogne, décomposition, mort lente, enlèvement.

L'histoire serait presque la même que du temps des Français si pourtant quelques détails ne changeaient tout. La défaite française fut militaire, sans recours ; elle fut presque accueillie avec soulagement par un pays qui, sortant lui-même de la grande guerre, ne pouvait plus se permettre cette dépense, ce gâchis, cette folie.

La défaite américaine, au contraire, est plus morale que physique. Que sont les quelques certaines de conseillers américaines, morts au Sud-Vietnam, comparés à l'anéantissement presque total de notre corps expéditionnaire ?

Que représente pour le colosse américain cette guerre interminable ? Rien ou presque. Les Etats-Unis peuvent s'ils le veulent rayer l'Indochine de la carte du monde en quelques secondes grâce à la 7^e flotte qui patrouille au large. Pourtant, ils n'osent pas ou du moins pas encore. Le président Johnson vient de vivre la semaine la plus dramatique de son existence. Car l'affaire de quelques milliers de soldats réguliers encadrés par des Yankees, l'affaire d'une poignée de maquisards vêtus de noir dans un pays mal connu a fait cette semaine trembler le monde.

Ce qui n'était en 1954 qu'un combat d'arrière-garde d'une vieille nation colonialiste est devenu une question d'amour-propre pour le pays le plus puissant de la terre.

Sept morts américains à Pleiku, et cinquante fortresses volantes bombardent le Nord-Vietnam; trente morts à Qui-Nhan : cent cinquante avions s'envolent.

Partie de poker. Johnson saura-t-il « jusqu'où l'on peut aller trop loin » ? Le Pentagone a déclenché la machine la plus infernale que le monde ait jamais connue. L'escalade n'est-elle que le moyen de regagner du terrain pour pouvoir négocier ensuite ? Ou bien, et c'est là le drame, est-elle l'argument suprême d'une politique butée et sûre de sa force ?

Dimanche, l'on envisageait à Washington le pire avec sérénité. Le pire, c'est-à-dire la riposte chinoise, la guerre, cette guerre que depuis vingt ans subissent les pauvres bougres des rizières, cette guerre que les enfants de Dong-Hoi ont vu surgir du ciel, dans le vrombissement des avions à l'étoile blanche, des enfants morts maintenant.

M. Joch.

LES ETUDIANTS DU P.S.U. MANIFESTENT POUR LA PAIX AU VIETNAM



Vendredi 12 février, à 18 h. 45, au métro Chaussée-d'Antin, S Paris, à l'appel de l'Union des Etudiants Communistes et des Etudiants du P.S.U., un millier d'étudiants sont descendus dans la rue pour manifester la réprobation du Quartier Latin devant l'agression militaire caractérisée des États-Unis contre le Nord-Vietnam et pour réclamer la paix et la liberté pour le peuple vietnamien dans le respect des accords de Genève, et la fin des entreprises impérialistes américaines. Ils ont apporté ainsi la solidarité des étudiants français à la lutte du F.N.L.

La manifestation étudiante rejoignait après un quart d'heure le cortège des Jeunesses Communistes puis repre-

nait son défilé, après une sévère charge de police, de l'Opéra à la Trinité et au carrefour Châteaudun. Ainsi, pendant plus d'une heure, malgré les forces de police importantes, plus de 5.000 manifestants, ouvriers, jeunes et étudiants ont montré leur détermination de lutter contre la guerre impérialiste au Sud-Vietnam.